

La fabrique à lâches



Il y a quelque chose de profondément révélateur dans la manière dont nous nous parlons aujourd'hui, derrière nos écrans. Quelque chose qui, si on l'observait froidement, comme un anthropologue observerait une tribu inconnue, nous ferait froid dans le dos. Nous avons collectivement construit des espaces où l'on peut dire à un inconnu ce qu'on n'oserait jamais dire à un voisin, un collègue, ou même un adversaire croisé dans la rue. Et cette possibilité, loin d'être anodine, façonne silencieusement des générations entières.

La disparition de la nuance

Le point de départ du problème n'est pas tant la violence des propos que la structure même du débat en ligne. Les plateformes récompensent l'indignation, la formule choc, la position tranchée. L'algorithme ne nourrit pas la réflexion, il nourrit la réaction. Résultat : on ne discute plus, on s'affronte. On ne cherche plus à comprendre l'autre camp, on cherche à l'écraser en trois lignes bien senties, likées par les siens.

Or la nuance n'est pas une faiblesse. C'est elle qui permet à deux personnes en désaccord de continuer à se regarder en face. C'est elle qui reconnaît la complexité du réel plutôt que de la réduire à un camp contre un autre. En l'évacuant, on ne perd pas seulement en qualité de débat : on perd la possibilité même du respect mutuel, puisque respecter quelqu'un suppose d'admettre qu'il puisse avoir raison, en partie, sur quelque chose.

L'impunité comme moteur

Mais la vraie rupture, c'est celle des conséquences. Dans une conversation en face à face, chaque mot porte un poids immédiat : un visage qui se ferme, une voix qui monte, une main qui se lève parfois, une relation qui se brise sous nos yeux. Cette friction sociale, aussi inconfortable soit-elle, a toujours été un garde-fou naturel contre les excès de langage.

En ligne, cette friction a disparu. Un pseudonyme, un avatar, une distance géographique et temporelle : voilà l'armure. On peut insulter, diffamer, harceler, détruire une réputation en quelques messages, puis fermer l'application et passer à autre chose, l'esprit tranquille. Pour la victime, en revanche, rien ne se referme aussi vite. Elle reste avec les mots, la honte parfois injustifiée, et surtout ce sentiment d'impuissance devant une meute sans visage à qui l'on ne peut rien opposer.

C'est là que naît une injustice profonde : celle qui donne tout le pouvoir à l'agresseur et aucun recours réel à l'agressé, si ce n'est le silence ou la fuite.

Des outils, une responsabilité

Il serait facile de s'arrêter à « c'est la faute des utilisateurs ». Mais un outil qui encourage systématiquement un comportement n'est jamais neutre. Les plateformes ont été conçues, par des ingénieurs et des dirigeants parfaitement conscients des mécanismes qu'ils activaient, pour maximiser le temps d'attention, et l'indignation retient l'attention mieux que la nuance. On a vendu cela comme un outil de liberté d'expression. Dans les faits, on a surtout construit un système où l'impunité devient la norme et où le courage de s'exprimer à visage découvert, avec ses conséquences, devient l'exception.

Ce n'est pas la jeunesse qui a inventé ces règles du jeu. Elle en hérite, et elle grandit avec elles comme cadre de référence. Grandir en apprenant que l'on peut juger, condamner, dénoncer sans jamais avoir à assumer publiquement ni à en subir le retour, ce n'est pas anodin. Cela façonne un rapport à l'autre et à la responsabilité qui, une fois adulte, ne s'efface pas comme ça.

Un écho qui dérange

Difficile, en observant ce mécanisme, de ne pas y voir un air de déjà-vu. L'histoire a connu des périodes où la dénonciation anonyme, la mise à l'index publique et la peur de dire un mot de travers sont devenues des instruments de contrôle social. Ce ne sont jamais les grands crimes qui ont fait le terreau de ces périodes sombres, mais l'accumulation de petites lâchetés ordinaires, le voisin qui dénonce, la foule qui suit sans réfléchir, la majorité silencieuse qui préfère se taire plutôt que de défendre l'individu visé.

La différence, aujourd'hui, c'est la vitesse. Ce qui prenait des mois, voire des années, à se propager peut désormais se produire en quelques heures, amplifié par des algorithmes et bientôt par une intelligence artificielle capable de démultiplier la portée d'un mot, d'une rumeur, d'une accusation. Le temps de la réflexion, celui qui permettait autrefois de vérifier, de nuancer, de se raviser, a quasiment disparu.

Ce qui reste à faire

Rien de tout cela n'est une fatalité. Mais cela demande une lucidité que l'on peine encore à collectivement assumer : reconnaître que la liberté d'expression sans aucune responsabilité n'est pas une liberté, c'est un vide. Un vide que certains remplissent par la cruauté, faute d'avoir jamais eu à en payer le prix.

Redonner du poids à la parole en ligne, ce n'est pas museler le débat : c'est au contraire lui redonner sa dignité. C'est réapprendre, individuellement et collectivement, que derrière chaque pseudonyme se trouve quelqu'un qui n'aurait peut-être jamais osé dire ces mots-là en face. Et que cette différence-là devrait nous alerter, plutôt que nous rassurer.

Il ne s'agit pas de nostalgie pour un monde sans réseaux, mais d'un appel à la vigilance : les outils que nous laissons filer sans les questionner finissent toujours par nous façonner en retour.

Didier Berger



Passionné des mots, Didier Berger a publié plusieurs romans à Paris et en Suisse. Lauréat de concours de nouvelles, il a également publié de nombreux textes et nouvelles dans des revues littéraires, magazines et journaux de France, de Suisse et du Canada. Citoyen du Monde avant tout, grand voyageur, il a parcouru le globe sac à dos à maintes reprises et côtoyé de nombreux peuples et cultures différents, ce qui lui permet d'avoir un esprit d'ouverture fort apprécié. Grand amoureux de la nature, il préfère les grands espaces aux villes.